

François Fejtő, passager du siècle

Pierre Kende sociologue, politologue hongrois dans Libé du 25 juin 2008-06-25

Décédé 15 mois avant son centenaire, François Fejtő faisait partie de ces rares parmi nos contemporains qui



non seulement avaient vécu la guerre de 14 mais en avaient retenu quelques souvenirs marquants. Il a partagé ses presque 100 ans entre plusieurs patries : la monarchie austro-hongroise dont il était l'enfant, la Hongrie de l'entre-deux-guerres où il est «entré en littérature», la France qu'il avait élue comme domicile en 1938 et où il est mort soixante-dix ans plus tard, enfin l'Italie où il comptait de nombreux amis et qu'il aimait d'un amour presque charnel.

Grand exilé pour les Hongrois de gauche, grand chroniqueur de son siècle pour les Italiens, quel était le statut de Fejtő en France ? Maintenant qu'il n'est plus, on reconnaît en lui ce *Passager du siècle* (titre d'un de ses ouvrages) et - surtout - cet observateur infatigable du communisme soviétique et de l'Europe centrale qu'illustrent bien de ses livres ainsi que ses remarquables commentaires aux dépêches de l'Agence France Presse. Mais ni les historiens ni les philosophes ne le considéraient comme étant des leurs et rares étaient ceux qui l'avaient spontanément rangé parmi les grands intellectuels de l'époque. De cette catégorie, si difficile à définir, il faisait pourtant partie.

Né dans une ville de la Hongrie méridionale, au sud du lac Balaton et pas loin de la Croatie (dont sa mère, disparue jeune, était originaire) Ferenc Fischl, le futur François Fejtő - Feri pour ses amis - était fils d'un libraire de province et appartenait à une famille juive libérale, magyarisée et bien intégrée à la société austro-hongroise. Il avait des parents proches à Zagreb, à Trieste, voire à Prague, mais se considérait hongrois à cent pour cent et évoquait toujours avec fierté la ville de Nagykanizsa, lieu de sa naissance et de son enfance. Mais le judaïsme de ses ancêtres faisait partie de son identité de même que le christianisme qu'il adopta dans sa jeunesse. Et, au-delà de la Hongrie dont il maniait la langue avec brio, il se réclamait de l'héritage culturel d'une Europe centrale multinationale et multiconfessionnelle, aux contours politiques discutables et discutés, mais qu'à l'époque de sa naissance et jusqu'en 1918 la monarchie des Habsbourg avait unie dans une seule et même civilisation.

Après des études littéraires brillantes, commencées en province mais achevées à Budapest, ses convictions socialistes l'ont fait adhérer au Parti social-démocrate. Théoricien respecté malgré son jeune âge, Fejtő est devenu bientôt un acteur central de la vie littéraire hongroise des années 30. Ami intime du plus grand poète de l'époque, Attila Jozsef, il a fondé en sa compagnie la revue *Szép Szó* (arguments), organe politique et littéraire, dont les articles n'ont pas cessé de servir de référence à ce jour pour une gauche démocratique et moderne. Notons que, abondamment traduit en français comme en d'autres langues, Attila Jozsef, mort par suicide en 1938, était l'un des géants de la poésie du XX^e siècle.

Mais la Hongrie de l'époque vit sous un régime autoritaire et, pour échapper à une poursuite judiciaire concernant ses activités politiques, Fejtő prend le train pour Paris. Il y arrive en 1938, d'abord pour un séjour temporaire mais que la guerre prolonge et qui ne finira pas avant sa mort. C'est ainsi que plus les deux tiers de sa vie se seront passés ailleurs que dans son pays natal, principalement dans sa deuxième patrie, la France. C'est ici qu'il se convertira en journaliste professionnel et en marge de ce métier - mais non accessoirement ! - en historien du temps présent, expert de l'évolution politique du monde soviéto-communiste, et en essayiste. Il n'abandonnera pas pour autant son premier métier, la littérature, ce dont témoigne sa biographie de Heinrich Heine, et sa curiosité pour deux autres poètes allemands, Hölderlin et Rilke. Qu'il ait été attiré par le premier se passe d'explication : que fut donc Heine sinon le prototype de l'intellectuel moderne et critique, type d'acteur dont Fejtő, jeune, devait se sentir particulièrement proche ? Il est vrai qu'avec l'âge, Fejtő a appris l'art de la distanciation et, que ce soit en chroniqueur ou en historien, il n'a jamais perdu de vue les réalités auxquelles les acteurs qu'il observait et décrivait avaient à se plier. Avec sa curiosité pour tout et sa bonne humeur inébranlable, le Fejtő que j'ai fréquenté pendant plus d'un demi-siècle et qui m'a honoré de son amitié, ce causeur sans pair et ce charmeur m'a fait parfois penser à la personnalité d'un autre Allemand : Goethe. Je sais ce que cette comparaison a d'excessif mais je parle de

l'homme, non pas de l'écrivain.

Il serait temps de parler de l'œuvre - considérable - de l'essayiste et de l'historien. En France comme en Italie, c'est son *Histoire des démocraties populaires* qui l'a rendu célèbre ; ce livre, dont le premier tome était sorti en 1952, juste avant la mort de Staline, et dont les tomes II et III ont chacun suivi avec une distance de plusieurs décennies (paru en 1991, le dernier raconte *la Fin des démocraties populaires*) peut en effet être considéré comme l'opus magnum de Fejtö. Deux autres de ses ouvrages méritent d'être notés : *l'Héritage de Lénine* (1973) et *le Coup de Prague* (1976). Son premier livre d'histoire avait cependant porté sur une autre époque et un autre sujet : c'était la biographie de l'empereur *Joseph II*, le plus infortuné des monarques novateurs de son époque. A travers l'histoire bizarre de ce membre atypique de la Maison d'Autriche, Fejtö a voulu remonter aux origines du conflit entre modernisme et nationalisme, une des clés de l'Europe centrale des temps modernes. Cette investigation n'a pas connu de suite. Suivant la direction de son travail de journaliste, l'historien est devenu en quelque sorte chroniqueur de son époque.

Mais il n'a jamais cessé d'être essayiste. Il a pris goût à ce métier tout jeune, lors d'un voyage en Europe du Sud qui lui avait inspiré une longue et belle réflexion sur sa propre identité (ce livre est paru en Hongrie en 1937). Il a continué sur ce chemin vingt-trois ans plus tard, en France, avec *Dieu et son Juif*, ce petit chef-d'œuvre sur le rôle du judaïsme dans l'histoire depuis le peuple du Livre jusqu'aux temps modernes. Et qui comprend notamment des portraits du Christ (abordé dans une comparaison avec Socrate), de Spinoza, de Marx et de Freud... De toute évidence il s'agit là encore de l'identité de l'auteur, ainsi qu'on en est d'ailleurs averti dès la première page. Et on retrouve encore le même sujet dans le tout dernier livre de notre auteur, dans *Dieu, l'homme et son diable* (2005), dernière tentative de réconcilier le christianisme avec le judaïsme, et qui est peut-être le testament de ce penseur européen aux racines multiples.

François Fejtö, journaliste et historien d'origine hongroise

Article le Monde du 3 juin 2008

D'un siècle à l'autre, François Fejtö aura tout vécu, étudié, analysé, transmis de cette Europe au milieu de laquelle il était né, le 31 août 1909, et qui sera passée de l'ère des empires au morcellement des nationalités, puis à la division Est-Ouest, avant de se retrouver réunifiée au milieu de la tragédie des guerres yougoslaves. Journaliste, écrivain, historien, philosophe, François Fejtö a fait comprendre à des générations cette Europe centrale que les Européens de l'Ouest avaient tendance à méconnaître ou à négliger. Il est mort lundi 2 juin à Paris. Il était âgé de 98 ans.

Dates clés

31 août 1909

Naissance à Nagykanizsa (sud-est de la Hongrie)

1949

Rédacteur en chef adjoint de l'Agence France Presse.

1956

La Tragédie hongroise (réédition chez Horay).

1988

Requiem pour un empire défunt (Lieu commun).

2005

Dieu, l'homme et son diable (Buchet-Chastel).

2 juin 2008

Mort à Paris.

François Fejtö était un pur produit de l'empire des Habsbourg. Prénommé Ferencz, il voit le jour dans la petite ville de Nagykanizsa, dans le sud-est de la Hongrie, dans une famille juive convertie au catholicisme. Pendant les vacances à Fiume (aujourd'hui Rijeka), il croise ses cousins, qui sont croates, slovènes, italiens,

autrichiens. "C'était un univers très vivant, plein d'optimisme face à un avenir qui a été fracassé par la guerre", dira-t-il plus tard. La langue parlée est l'allemand, que Ferencz apprend en même temps que le hongrois. Comme dans toutes les bonnes maisons, la gouvernante est française et lui enseigne une troisième langue.

Quand arrive à Fiume, en juillet 1914, la nouvelle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, la famille se disperse, préfiguration de l'éclatement de l'Empire austro-hongrois à la suite de la première guerre mondiale. Dans ses Mémoires, *Le Passager du siècle* (Hachette Littérature, 1999), François Fejtö revient sur ces années, sans nostalgie, mais en montrant comment la libre circulation des personnes et des langues permettait une cohabitation, certes turbulente, des nationalités. A l'université de Pec, après la guerre, se côtoient encore Allemands, Hongrois, Croates...

Il en est exclu, juste avant de passer son doctorat, à cause de ses liens avec le Parti communiste clandestin et jeté en prison par le régime Horthy en 1933, année de l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne. Avec son ami le poète Attila Jozsef, il édite *Szép Szó*, une revue politico-littéraire qui publie Sartre, Maritain, Mounier. Il retrouvera Emmanuel Mounier, fondateur du personnalisme, après la seconde guerre mondiale, à l'occasion du procès Rajk.

Laszlo Rajk est un ami d'études de François Fejtö. En 1949, ce dirigeant du PC, accusé de trotskisme et de trotskisme, est victime des purges stalinienne. Fejtö, qui vit à Paris depuis 1938 et est rédacteur en chef adjoint de l'Agence France Presse - où il a créé le service des écoutes pour s'informer sur l'Europe au-delà du rideau de fer -, prend sa défense dans un article destiné à *Esprit* et titré : "L'affaire Rajk est devenue une affaire Dreyfus internationale". Mounier le publie mais prend ses distances dans un éditorial : "Nous n'avons pas les moyens de vérifier toutes les affirmations de l'auteur, mais nous publierons volontiers toute contestation probante."

"ET SI METTERNICH VIVAIT ?"

Dans ces années-là, il n'était pas besoin d'être un compagnon de route pour hésiter à mettre en cause l'Union soviétique et les "pays du socialisme". En 1956, François Fejtö fera une expérience analogue avec Jean-Paul Sartre. Celui-ci a refusé de lire *L'Histoire des démocraties populaires*, parce que son auteur écrit parfois dans *Le Figaro*. Il ne lui en confie pas moins la direction d'un numéro spécial des *Temps modernes* sur la révolution hongroise. François Fejtö, qui a noué des liens avec les intellectuels de l'Est en exil, devient peu à peu en France le meilleur spécialiste de l'Europe centrale et orientale, cette *Mittleuropa* qui l'a vu naître. Il ne retournera en Hongrie qu'après la chute du communisme, pour les obsèques solennelles d'Imre Nagy, le héros malheureux de 1956. A l'AFP, à Sciences Po où il enseigne, par ses nombreux ouvrages historiques, il forme des générations de chercheurs et de journalistes qu'il recevait toujours avec intérêt, posant sur eux ses yeux bleus à la fois scrutateurs et bienveillants.

Du Congrès des intellectuels pour la liberté, où il a fréquenté Raymond Aron, François Bondy, David Rousset, il gardait la conviction que, sous peine de trahir leur vocation, les "clercs" étaient appelés à s'engager. Il le fera pour la liberté des peuples de Yougoslavie. Ses jeunes années habsbourgeoises lui ont appris à les connaître et, s'il se méfie du nationalisme, il sait que la lutte contre l'oppression passe parfois par la défense des nationalités.

C'est aussi en fils du peuple d'Israël qu'il raisonne sur les identités. A plus de trente ans d'intervalle, il publie des réflexions sur ses racines juives, qu'il intitule d'abord *Le Juif et son Dieu* (Grasset, 1963), puis *Dieu et son Juif* (Pierre Horay, 1997). "L'illusion consistait à croire, écrit-il, que l'avènement du libéralisme, de la démocratie et du communisme qui devait les prolonger, mettrait d'un coup un terme aux épreuves des fils d'Israël." En 2005, il prolonge cette idée dans *Dieu, l'homme et son diable* (Buchet-Chastel), où il s'intéresse au mal dans l'Histoire.

Dans un des nombreux articles qu'il a écrits pour *Le Monde*, François Fejtö, qui a vécu intensément la fin du rideau de fer et l'effondrement du communisme, s'interrogeait : "Et si Metternich vivait", comment referait-il la carte de l'Europe ? Le principe fondamental est celui de la légitimité. Celle-ci, aujourd'hui, ne peut

s'appuyer que sur la souveraineté populaire et la démocratie. Et Fejtö d'appeler de ses vœux une grande confédération européenne, dans laquelle tous les peuples trouveraient leur place. C'était en novembre 1989, huit jours après la chute du mur de Berlin.

Daniel Vernet